

La place de la moralité de *Bien Avisé Mal Avisé* dans le théâtre en France au Moyen Âge

L'œuvre qui nous occupe s'appelle *Bien Avisé Mal Avisé*, et c'est une moralité. Elle est même considérée comme « le type parfait de la Moralité, à cause des allégories qui l'animent »¹. En effet les personnages allégoriques qui parlent dans cette pièce – car c'est une pièce de théâtre quoique d'un théâtre lointain – sont des personnifications des vices et des vertus (comme Vain-gloire et Humilité) ou de pratiques et d'institutions (comme Con-fession et Pénitence), personnages aptes à faire de la pièce, selon l'expression de Werner Helmich, compilateur du répertoire com-plet des *Moralités françaises*, « un vrai modèle du genre »². Il semblerait donc que *Bien Avisé Mal Avisé* soit représentatif des moralités.

Mais la définition de la moralité en tant que genre théâtral est compliquée. Sinon qu'est-ce qui aurait amené les historiens du théâtre en France à tenir pour *moralités* des œuvres dont l'ensemble accuse plus de disparate que d'uniformité ? En effet parmi les 77 pièces qui constituent le répertoire subsistant des moralités françaises d'après W. Helmich, on trouve des pièces religieuses et édifiantes, comme *Bien Avisé Mal Avisé*, mais aussi de nombreuses moralités politiques, voire comiques ; des pièces extrêmement courtes (*L'Église et Le Commun*, 197 vers) mais d'autres extrêmement longues (*L'Homme juste et l'homme mondain*, 30 000 vers !) ; des pièces composées et jouées pour la plupart aux XVe et XVIe siècles, mais d'autres qu'on publie et qu'on représente encore au XVIIe ; des pièces – c'est la majorité – peuplées de personnages allégoriques mais quelques-unes qui n'en ont pas du tout ; enfin des pièces plus littéraires que théâtrales (chez Marguerite de Navarre, par exemple) face à d'autres qui n'ont pas de grandes qualités littéraires mais qui plaisaient fort à un large public : certaines petites moralités poli-tiques, par exemple, crépitant de polémique et de satire, ont très bien pu tenir la rampe le temps de leur actualité brûlante

1. Yves Le Hir, « Indications scéniques dans la moralité de *Bien Avisé et Mal Avisé* », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t.46, 1984, p. 399-405.

2. Werner Helmich, *Moralités françaises*, Genève, Slatkine, 1980.

(quelques jours, quelques mois), alors qu'aujourd'hui elles ne sauraient retenir l'attention de personne hormis quelques spécialistes, quelques enthousiastes. En effet l'enthousiasme y est pour beaucoup, dans les moralités, si ce n'est l'essentiel du genre.

Voilà pourquoi on peut considérer qu'une moralité comme *Bien Avisé Mal Avisé*, moralité *édifiante* comme le sermon, comme la liturgie et le drame liturgique, n'est littéraire, n'est théâtrale, qu'accessoirement, accidentellement, au sens où la philosophie distingue accident d'essence. La moralité édifiante est avant tout autre chose. Elle est acte commun, communautaire, de dévotion et d'affirmation. Acte collectif de recherche aussi ; questionnement et recherche. Rituel si on veut, et donc « théâtre » dans le sens que les anthropologues comme Victor Turner donnent à ce mot pour parler de rites, anciens et modernes (qu'on les reconnaisse ou non pour tels). Mais le « monde » de la moralité édifiante, son univers, son ambitus épistémologique et idéologique, ne sont ni la République des Lettres ni les circonscriptions lumineuses régies par Melpomène et Thalie, auxquelles Petit de Julleville à la fin du XIXe siècle tâchait déjà de la retirer, tant bien que mal, sans y parvenir.

Recommençons donc au début. Comment la moralité de *Bien Avisé Mal Avisé* a-t-elle été imaginée par ses auteurs, ses remanieurs ?

Envisager sérieusement cette question requiert qu'on fasse abstraction de toutes les connaissances modernes, imparfaites, dont on peut disposer sur le théâtre médiéval, et qu'on imagine tout simplement le cadre matériel dans lequel se déroule cette pièce.

Imaginez donc... une route. Pas n'importe laquelle mais celle qui mène là où vous voulez aller le plus au monde, la route qui vous sollicite. Celle qui vous mène au bonheur. Imaginez-la longue, obscure, s'étendant à perte de vue. Dangereuse. Bordée de précipices, se perdant dans les ronces et la broussaille. Passionnante aussi, attirante, inévitable. Semée d'embûches et de promesses, de détours et de retours et de choix, de plaisirs et de pièges. Hauteurs sublimes, descentes vertigineuses. Pentes, pertes, terreurs, vertige. Paralysie, chute. Au bout une porte. Dernière, bifurcation...

*

L'allégorique chemin de la vie humaine est tellement évident, tellement inévitable qu'il se retrouve au départ des schèmes élémentaires de l'imaginaire humain et de ses mythologies – canevas omnibus allant du récit archaïque au jeu vidéo. Un long chemin.

Depuis le commencement donc il y a la route. Le déroulement

de l'action, le progrès des personnages n'ont pas d'autre plan. Dans la vie moderne comme dans la moralité médiévale³. Une route, un voyage. Rien de plus schématique, rien de plus conventionnel et de convenu, si ce n'est le discours amoureux. Mais au Moyen Âge comme de nos jours ce n'est pas parce qu'une histoire est banale qu'on peut parvenir à ne pas la vivre. Ou à s'empêcher de la raconter. Tout autant que le discours amoureux le discours moral a quelque chose de compulsif. De nécessaire.

*

Dans la moralité de *Bien Avisé Mal Avisé*, un homme part sur le chemin de la vie. Cet homme, appelons-le Bien Avisé. Ou plutôt Bien Avisé Mal Avisé puisqu'il s'agit d'un même personnage, d'un dédoublement dialogique du même personnage, l'Homme – du concept « Homme » dans ce qu'il comporte de plus général et universel, l'universalité des possibilités humaines. Connues. Ou soupçonnées. « Everyman » dans la nomenclature de la moralité anglaise.

La pièce nous montre donc l'Homme, cet homme bien avisé mal avisé qui passe par les plaisirs des sens et les tentations de la chair, aussi bien que par les sollicitations de l'esprit, les chuchotements de l'au-delà. Tout cela se résume dans la notation notionnelle de l'époque, répartie dans des catégories binaires, en commençant par le Bien et le Mal. Tout ce qui est, se laisse ranger dans l'un ou dans l'autre. Ces catégories opposées s'offrent à la Raison humaine, déjà, clairement et distinctement : à l'ordre de l'être (statique) s'oppose l'ordre du faire (actif). Dans l'ordre de l'être, le Bien et le Mal. Dans l'ordre du faire, les Vertus et les Vices. Rien autre chose. On soumet même le temps et l'espace à cette rigoureuse logique de la division par deux : la vie et la mort. L'ici-bas et l'au-delà. Vie terrestre et vie éternelle. Cette dernière fourche dans la route du pèlerin le met devant une ultime alternative – paradis ou enfer – et c'est évidemment de ce choix, eschatologique, que naît tout l'intérêt de la moralité, tout son drame. Si vous ne croyez pas à la vie éternelle, la moralité n'a aucun intérêt, sinon historique. *Bien Avisé Mal Avisé* vous montre comment on fait pour aller au paradis et comment on fait pour aller en enfer. Mode d'emploi de la vie humaine.

On voit qu'il ne s'agit pas là d'un divertissement. Au con-

3. Non seulement dans la nôtre mais aussi dans la *Moralité du pèlerinage de la vie humaine* dans le recueil Cohen (Chantilly 617), adaptation du poème narratif de Guillaume de Deguilleville (XIV^e s.). Ou encore dans le même recueil la *Moralité des sept péchés mortels et des vertus* (Gustave Cohen, *Nativités et moralités liégeoises du Moyen Âge*).

traire : avertissement. Et carte de route. Les cartes de route n'ont pas à être jolies mais exactes. Pour faire une carte de route il ne peut être question de divertir, ce serait en l'occurrence égarer, *amuser* le public dans le sens originel, primitif du mot *amuser*. Le lecteur moderne épris d'esthétique ne trouvera donc pas dans cette pièce un spécimen de l'écriture médiévale parée de ses plus beaux atours. Cependant par sa modestie même, et sa générosité, elle se présente comme un excellent exemple d'un travail et d'une pratique du théâtre médiéval peu connus et peu appréciés aujourd'hui mais qui décantent l'essence même de la moralité : à la fois travail dévot et acte de foi artisanal et anonyme. Comme la construction d'une cathédrale, ou le don d'une aumône⁴. *Bien Avisé Mal Avisé* est un texte didactique généreux, il veut donner. Donner à voir, donner à comprendre. Se donner la main les uns aux autres pour peu qu'on consente, comme dit souvent le prologue d'un mystère, à « faire paix et écouter ». Pour un lecteur moderne qui sait donc *faire paix* – faire silence en son âme – et *écouter* – ouvrir grand les oreilles de l'esprit –, voici un texte qui nous tend la main. Il ne nous dit rien de nouveau, au contraire il nous dit que la main qu'il nous tend ressemble à nos mains, et que nos mains sont faites, de tous temps, plus pour tendre que pour tenir.

Mais tout cela, *Bien Avisé Mal Avisé* nous le dit sans recherche, sans élégance, sans poésie. Pieuse carte de route, carte du voyage de la vie humaine, elle ne court pas après les trouvailles de l'invention et du style. Elle ne nous propose ni nouveauté et fraîcheur, ni lyrisme. Ni même, dans le traitement traditionnel du pensum, une très solide maîtrise du métier. On s'aperçoit à sa démarche pénible et boîteuse qu'ici les bons sentiments et les bonnes intentions l'emportent sur les ambitions littéraires. Le ton reste pour la plupart dans le registre grave et solennel, comme il sied à un simple porte-parole de l'exigeant évangé-

4. Anonyme parce que Dieu sait qui donne, à qui on donne, et pourquoi on donne. Si on appose son nom à un don, c'est pour les hommes, et alors ce n'est pas un don mais un échange. La charité, comme toutes les vertus, est anonyme. « L'en ne doit a nulle personne / Se vanter dez biens que l'en fait » (3664-65). Ne vous vantez pas d'avoir fait votre devoir. Et quand on donne, « il vaut mieux donner privément / Que donner au regard du monde » nous dit l'auteur (3774-75). Mieux encore, pour donner vie à ces paroles, afin que leur principe rentre bien dans les yeux, dans l'esprit et dans la mémoire, il nous élabore toute une scène, plus de 200 vers (3654-3867), au cours de laquelle une jeune fille nommée Aulmosne se cache derrière une haie et se fait recouvrir de feuillages par Bonne Chiere sa « chamberiere » de peur d'être vue par Vaine Gloire, qui va tous les jours épier « ceux qui font aulmosnez ou jeunez » (3692). Une image vaut, dit-on, mille paroles, et cette image-là du bienfait anonyme ne saurait être mieux trouvée.

lisme du Seigneur. C'est en somme l'œuvre d'un fidèle artisan, non d'un fier artiste, et sa beauté est celle des choses austères.

Même le comique y est austère. Les passages qui risquent de plaire le plus (ou de déplaire le moins) à un lecteur moderne seront sans doute celles qui font appel à notre goût du folklorique. Pourtant leur pittoresque populaire et paysan est ici plutôt sombre: une scène de taverne qu'on prévoit joyeuse tourne à l'angoisse et finit par une rixe où notre héros est roué de coups, volé, jeté dans la rue. Une impressionnante scène de la Roue de Fortune nous montre les grands et les petits du monde tour à tour relevés et abaissés par une machiniste sadique – Fortune – qui se glorifie de son inconstance et de sa capacité à ramener tout le monde à une égale misère. Le répertoire général des moralités ne manque pas de scènes riantes et légères. Mais on n'en trouvera pas dans *Bien Avisé Mal Avisé*. Tout au plus cette pièce se permet un passager rire jaune d'ironie, le comique amer et vengeur d'un bon tour d'humiliation, relevé de la candeur incisive du paysan averti, au franc-parler savoureux et sarcastique. L'épisode où Bien Avisé rencontre le nattier, dénommé Occupation dans le code allégorique, est à cet égard exemplaire (3192-3411). Voici ce qui se passe dans cette scène.

Bien Avisé naïf et fringant rencontre un vieux paysan. L'ayant salué brièvement le jeune homme se remet en route en disant :

je n'ai rien à apprendre ici, je vois bien à ton maintien que tu es simple et idiot.

Ah ?, répond l'autre, c'est vrai que je ne sais pas autant de choses que je voudrais. Mais, parfois il arrive qu'un fou donne bon conseil à un sage. Un homme qui laboure les champs peut très bien dire à un roi ou à un empereur qui demande son chemin quelle route va à Paris et laquelle va en Espagne. Que t'importe qui te donne un renseignement pourvu qu'il soit juste ? Et pourquoi dis-tu que j'ai l'air si sot ?

Parce que tu vis méchamment, répond le voyageur, et puis tu as un pauvre métier, car qui a jamais vu un nattier qui fit fortune ? Et puis aussi ta vie est dure, car tu n'arrêtes pas de travailler, et on ne peut pas être à l'aise si on travaille constamment. Enfin ce qui m'étonne le plus c'est ta manière de travailler. Dès que ton ouvrage est fini, tu le défais ! Alors celui qui se met dans la tête de

travailler de cette manière, comment veux-tu qu'il fasse de l'argent⁵ ?

Attends un peu mon ami, répond le nattier. Je vais t'expliquer.

Et alors le vieux paysan explique à ce garçon pressé que tout le monde ne peut pas avoir un beau métier ni un travail qui rapporte beaucoup d'argent, mais que souvent les petits métiers profitent plus aux gens que les métiers lucratifs. Que nous vaudrait-il d'être tous vêtus de soie et d'or si nous mourions de faim ? Ne méprise donc pas les petits métiers car comme on dit :

Bon est le métier dont on vit,
Et celui qui laboure pour vivre
Vaut mieux que celui qui ne fait rien. (3270)

Ah. Tu n'es pas aussi idiot que je pensais, répond
Bien Avisé, ni aussi mal fortuné.

Mal fortuné ? s'exclame le paysan. Pourquoi dis-tu
ça ? Parce que je suis laboureur ?

3276 Lequel te samble mieulx valoir,
Ung grand bourgeois qui ne fait rien,
Ou ung homme qui, main* et soir, [matin]
Labeure et gaigne lez biens?

BIEN ADVISÉ
3280 Celui qui ne fait riens, pour voir,* [pour vrai, vraiment]
Vault le mieulx, et je le maintieng.

OCCUPATION
Lequel vault mieulx a ton advis :
Ung porc, ou ung tres biau cheval ?

BIEN ADVISÉ
3284 Le cheval est de plus grand pris,
Le pris dez deux n'est pas egal.

OCCUPATION
Or me respons present, sans faille* : [à présent, sans faute]
Pourquoy le cheval vault le plus ?

5. S'agit-il d'une réminiscence du suaire que Pénélope tisse pour Télémaque et qu'elle défait chaque jour à la tombée de la nuit ? De telles rencontres sont courantes dans la littérature savante du Moyen Âge, mais si l'auteur de *Bien Avisé Mal Avisé* avait des connaissances classiques il ne tient pas à les afficher.

BIEN ADVISÉ

- 3288 Par Saint Jehan, pour ce qu'il travaille,* [parce qu'il travaille]
 Et que l'on chevauce dessus ;
 Ung cheval si est moult propice,* [rend de grands services]
 Et est aulx gens moult neccessaire.
- 3292 Ung cheval sert de son office 149r
 Que ung porc* ne pourroit pas faire. [ce que un porc]
 De ce ne fault ja sermonner,* [discuter]
 Ne longuement faire estrif.* [dispute]

OCCUPATION

- 3296 Je conclus donc qu'on doit prisier
 Plus le laboureur que l'oisif.
 Pour ce que le cheval travaille,
 Le porc est oysif, sans riens faire,
- 3300 Le cheval [si] vault mieulx, sans faille,
 Et aussi son pris est le maire.* [plus grand]
 Il appert donc, sans contrarier,* [il est donc clair, sans conteste]
 Que mieulx vault laboureur qu'oisif.

BIEN ADVISÉ

- 3304 Plus ne veul arguer a toy*, [me disputer avec toi]
 Tu as a merveille l'engin vif.* [tu es rudement calé]
 Mais respons moy d'un aultre fait :
 Pour[quoy] ton œuvre tu despices* ? [tu dépeces, coupes en morceaux]
- 3308 Quand il est complet et parfait,
 Tu le mes en plus de .xx. piechez;
 Je te pry que me voeullez dire
 Toutte la raison et le voir.

OCCUPATION

- 3312 Voulentiers le vous diray, sire,
 Puis qu'il vous plaist a le sçavoir.
 Si tost com mon œuvre est faite,
 Et je n'ay plus que labourer,
- 3316 J'ayme mieulx qu'elle soit deffaitte, 149v
 Pour certain, qu'oisif demourer. [Au monde]
 O monde* n'a chose si dure,
 Fer, n'achier, ne aultre chose,
- 3320 Qu'il ne chiee en ruyl* et ordure [ne tombe en rouille]
 Se longuement il [se repose].
 Oysievté tous maulx nous donne.
 Oysievté n'est point propice
- 3324 Car c'est la porte de tout vice,
 C'est l'entree de tout pechié,
 La grand porte et tout le chief.
 Homme qui en est entechié
- 3328 Est en voye d'aller a meschief*... [Se met dans la voie du malheur]

BIEN ADVISÉ

- 3344 Vrayement tu sambles Catulle !
 Il y a en toy plus qu'il ne semble. 150r

[Adonc il oste son bonnet et dit]
Je te pr[ie], sans demourer,
Ensaigne moy que pourray faire...

Petite moralité en miniature, sur la présomption et l'humilité, et sur l'attention qu'il faut prêter à la vie pour ne pas être dupe des apparences, pour ne pas prendre simplicité pour simplette.

Et moi copiste de textes médiévaux, je tire de cette scène une austère morale d'artisan. Moi aussi je suis Occupation le nattier, Occupation le tisserand. Je fais et défais mon texte, sa texture. Vingt fois sur le métier je remets mon ouvrage... Et ce n'est même pas mon ouvrage. C'est un vieux chiffon tout rongé de mites que je m'emploie à recoudre, tant bien que mal.

Oui, tant bien que mal car c'est le sort obligé du restaurateur, il ne saurait avoir raison. Quoi qu'il fasse le restaurateur se fait toujours taper sur les doigts par plus savant que lui, plus averti, plus connaisseur que lui ou du moins plus convaincu et plus fort en gueule. Que ce soient les querelles récentes sur la restauration des plafonds de la chapelle sixtine, ou les controverses l'an dernier sur la restauration d'un classique du cinéma, le film *Vertigo* d'Alfred Hitchcock dont l'original pourrissait tranquillement dans des boîtes métalliques chez Paramount à Hollywood. En effet ce film vient d'être ressucité et rappelé à la vie tel Lazare grâce aux prodiges proprement miraculeux de la technologie cinématographique en matière de restauration. Que ce soit donc Michel-Ange ou Alfred Hitchcock, que ce soit une vieille partition musicale ou son exécution selon les techniques anciennes, le restaurateur est toujours la proie des mêmes reproches, des mêmes scandales. « Mais non », disent les uns, « vous n'êtes pas resté fidèle à l'original ». « Mais non » disent les autres, « à force de rester fidèle à l'original on n'y comprend plus rien ». Vous parlez de « rester fidèle » ou de « retrouver un langage ancien » (mettons langage, code, système de représentation, comme on veut), mais lorsque vous remettez à jour un langage ancien en utilisant des moyens modernes, vous nous servez quelque chose de forcément inintelligible pour nous. De surcroît, vous appelez votre restauration « conforme à l'original », or même si elle l'était à 100% nous ne saurions l'appréhender avec une quelconque authenticité car en passant par les prismes de notre mentalité moderne, ce code, ce langage, nous le tirons forcément à nous, on ne peut pas faire autrement. D'après ce point de vue, un ouvrage restauré est toujours en quelque sorte déformé, réformé, composite sinon hétéroclite. On a beau dire qu'en lisant on « se projette » dans le passé, qu'on se laisse « transporter » ailleurs, qu'on se trouve comme ravi à soi et à son monde, tout cela est

illusoire. De belles illusions certes, mais elles ne naissent pas du contact avec le Moyen Âge ; elles naissent de l'interaction d'une mentalité moderne avec ces traces matérielles du Moyen Âge que sont, en l'occurrence, nos textes, et plus précisément dans le cas de *Bien Avisé Mal Avisé*, un manuscrit et un texte imprimé⁶.

Cette distance irréductible entre nous et le Moyen Âge, on en a beaucoup parlé ces vingt, trente dernières années. Et moi aussi je la ressens avec de plus en plus d'acuité, car plus je connais le Moyen Âge moins je pense en savoir. Entre nous, qui d'entre nous se dirait capable de lire une moralité du XV^e siècle de la même façon qu'un homme ou qu'une femme du XV^e siècle ? Capable de réfléchir sur les mystères, les contradictions, les inconséquences de la vie humaine comme un homme ou une femme du XV^e siècle ? Comment oublier, comment faire semblant d'ignorer qu'à cette époque on mourrait de maladies qui pour nous ont quasiment disparu ; ou que pour les conjurer on entreprenait au Moyen Âge de longs pèlerinages là où nous n'allons pas plus loin que la pharmacie en face ou dans la rue à côté⁷. Qui d'entre nous s'aviserait de lire une moralité pour se protéger de l'enfer, ou pour guérir des maladies de l'âme, dont en premier lieu l'argent, et le plaisir des sens – notre texte les appelle « Richesse », « Volupté », « Lécherie ». Voilà les

6. Le manuscrit (M) se trouve à la Bibliothèque Nationale fonds Rothschild 2797. C'est l'imprimé (I) qui a été recensé par Petit de Julleville : « Imprimé à Paris par Pierre le Caron pour Anthoine Verard, libraire, s.d., petit in-fol. goth. de 56 ff. à 2 col. Environ huit mille vers. Les personnages sont au nombre de cinquante-neuf... » (*Répertoire...*, p. 39). Le texte de I compte 7625 vers et celui de M 7171. *Bien Avisé Mal Avisé* remonte au XIV^e siècle. Petit de Julleville signale une représentation de *Bien Advisé Mal Advisé* en 1396 (on ne sait où) et une autre en 1439 à Rennes, sans qu'on puisse savoir de quelle rédaction il s'agit dans l'un et l'autre cas – certainement pas I mais rien n'assure que ce fût M non plus.

7. Rien n'est plus étranger à l'univers de *Bien Avisé Mal Avisé*, où toutes les maladies ont une origine divine et une fonction morale :

L'escripture nous certifie
Que Dieu soeuffre la maladie
892 Nous venir, et pour mainte cause.
Ou present te diray sans pause :
C'est affin que nous retrayon
896 Dez grans pechiez ou nous cheons.
Car telz est en maladie doux
Qui en santé est moult hideux
– Et par pechié, n'en doute mie,
Fu causé toute maladie –,
900 Et aussi pour nous esprouver,
Que patiens soyons trouvés.

maladies qu'on redoute dans cette pièce, les maladies contre lesquelles elle entend nous fournir par la représentation dramatique de quoi nous préserver. Voilà à quoi sert une moralité au XVe siècle. Non pas à des leçons de grammaire historique du français, ni à des travaux savants sur l'histoire du théâtre. Je n'ai rien contre la grammaire historique du français, ni rien contre les travaux savants sur l'histoire du théâtre. J'observe simplement que les moralités n'ont pas pour nous le même intérêt qu'elles avaient pour les gens qui les composaient et qui les copiaient et recopiaient, qui les jouaient ou les faisaient jouer. Travail dévot et acte de foi artisanal et anonyme – comme la construction d'une cathédrale, ou le don d'une aumône –, alors qu'aujourd'hui on entend, à propos d'une moralité, s'élever des voix pour une histoire de virgule ou pour l'orthographe d'un mot. Ces débats s'acharnent sur la peau, sur l'épiderme d'une œuvre dont nous n'entendons pas battre le cœur.

Et voilà pourquoi demeure, après tant de travaux et de colloques consacrés au théâtre médiéval, cette question vieille, persistante, peut-être insoluble, de savoir en fait : qu'est-ce qu'une moralité ?

Jonathan BECK
Université d'Arizona